

Autour de la prison les gardiens circulaient.

Sortant des fenêtres de nos cellules côte à côte, nos bras nus s'agitaient de ne pouvoir se toucher, et toi tu me chuchotais du fond de ton trou : « Attrape ces fleurs que je te balance! »

Benjamin Gagnon Chainey, *Jeannot-du-Matin*, p. 41.

Le Pied est la revue littéraire des étudiants en littératures de langue française de l'Université de Montréal. En ligne : lepied.littfra.com

Le Pied reconnaît l'aide financière de la Fédération des associations étudiantes du campus de l'Université de Montréal (FAÉCUM) par l'entremise de son programme Projets d'initiative étudiante (PIÉ).

Rédaction

Roxane Desjardins, *rédatrice en chef*

Jean-François Thériault, *secrétaire de rédaction*

redaction@lepied.littfra.com

Association des étudiants en littératures de langue française de l'Université de Montréal
3150, av. Jean-Brillant, local C-8019, Montréal (Québec) H3T 1N8

Édition et révision

Leilah B. Da Costa, *éditrice*

Karianne Trudeau B., *éditrice*

correction@lepied.littfra.com

Comité de lecture : Amélie Bélanger, Ursula Cherrier, Félix Durand, Marie-Hélène Gélinas, Rose Carine Henriquez, Hélène Laforest, Mikella Nicol

Correction des épreuves

Roxane Desjardins, Justine P. Ledoux,
Karianne Trudeau B.

Collaborateurs à ce numéro

Raphaëlle Beauregard, Stéphanie Bijou,
Léonore Brassard, Gabrielle Chapdelaine,
Thara Charland, Émile Dupré, Félix Durand,
Benjamin Gagnon Chainey, Alexis Lafleur,
Hélène Laforest, Kevin Lambert, Talia Lauzon,
Baron Marc-André Lévesque, Marie-Josée Ouellet,
Juliette Périers-Denis, Alexandre Roy,
Andrew Sutcliffe, Alex Tommi-Morin,
Karianne Trudeau B.

Diffusion et organisation des événements

Geneviève Locas
evenements@lepied.littfra.com

Rédaction web

Alex Tommi-Morin
Léonore Brassard
web@lepied.littfra.com

Graphisme et impression

Mardigrave inc.

Infographie

Marc-André Cholette-Héroux

Illustration de la couverture

Marie-Audrey Jacques
nounesdentelle.blogspot.ca

Dépôt légal

Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2013

Les textes de prose (essai ou création) soumis doivent être d'au plus 1500 mots; les textes en vers ne doivent pas excéder quatre pages. Les textes doivent être soumis en format .doc par courriel à l'adresse redaction@lepied.littfra.com avec « soumission de texte » comme objet du message. Le nombre de mots et le nom de l'auteur doivent être indiqués dans le document. Tous les textes seront sujets à une révision littéraire à laquelle l'auteur participera. L'auteur doit donc être disponible pour une rencontre dans les semaines qui suivent la date de tombée. Pour connaître la prochaine date de tombée, renseignez-vous à lepied.littfra.com ou écrivez à info@lepied.littfra.com.

Le Pied en ligne (lepied.littfra.com) diffuse tous les textes de la revue imprimée ainsi que des textes inédits. Pour soumettre un texte à la revue en ligne, envoyez le document à web@lepied.littfra.com. La longueur maximale pour le Web est 1500 mots; pour un projet de plus grande envergure, il est préférable de consulter le rédacteur web d'abord.

Le Pied est aussi sur Facebook (*Revue Le Pied*).

SOMMAIRE

Au lecteur	5
------------------	---

PROSE

Hiatus 435 – <i>Thara Charland</i>	7
Partie – <i>Andrew Sutcliffe</i>	13
Technique d'apprentissage de l'alphabet	
latin à l'usage des enfants – <i>Kevin Lambert</i>	16
Délirium – <i>Alexandre Roy</i>	24
Migration – <i>Hélène Laforest</i>	29
Comme un mauvais présage... – <i>Marie-Josée Ouellet</i>	31
Cocon – <i>Gabrielle Chapdelaine</i>	33
Quand on n'a pas de foyer,	
on s'assit devant le four – <i>Émile Dupré</i>	36
Engelure – <i>Stéphanie Bijou</i>	39
Jeannot-du-Matin – <i>Benjamin Gagnon Chainey</i>	41
Mademoiselle – <i>Léonore Brassard</i>	44
Le berceau – <i>Talia Lauzon</i>	46
Délire parasyntaxique – <i>Alex Tommi-Morin</i>	48
pour te donner de mes nouvelles à moi. – <i>Alexis Lafleur</i>	60

VERS

Suburban karma – <i>Juliette Périers-Denis</i>	10
La Totale – <i>Baron Marc-André Lévesque</i>	21
Exit – <i>Félix Durand</i>	51
J'ai coagulé – <i>Raphaëlle Beauregard</i>	53
Pour ne pas abdiquer – <i>Karianne Trudeau B.</i>	56

Au lecteur

(après le lancement par pitié)

ah merde j'étais sûre qu'ils étaient décollés je m'excuse.

je... moi pis ma pochitude électronique, mais...

(j'ai diplomatiquement expliqué pourquoi)

ET IL VEUT SAVOIR C'EST QUOI LE DEADLINE POUR LE POÈME

la couverture du Pied,
pour les temps froids.

TOUTES LES ACTIVITÉS PARASCOLAIRES (y compris exister)
SONT ABOLIES JUSQU'À LA FIN DE LA SESSION.

ouain, pis j'aime ça les lève-tôt.

yo j'ai d'ores et déjà reçu deux micronouvelles (13h38)

FULL APRÈS
METAL JACKET

Alex tu tempêtes d'idées tellement bien!

C'EST LA MÊME PERSONNE? J'AI DÉCIDÉ QUE OUI.

(surtout Tommi-Morin, qui est vraiment une plaie de lit)

deal'n' shit je pense

ça a vraiment pris une grosse coche.

Roxane, as-tu ça toi un numéro de téléphone????????????????????

donc : notre BOUDDHA VÉLOCE risque d'être un peu maigre.

C'est quoi les titres inadéquats ?

APRÈS LE PIQUETAGE DE 16H, ON VA PRENDRE UN LOCAL, S'ASSIRE, PIS JASER.

j'trouve pu mon Dropbox

Émile, lui, trouvait pas que c'était

« un au lecteur vraiment nice »

nachos it will be.

j'ai aussi autre chose si tu hais ça.

je niaise en cherchant la bébête que j'ai pas trouvée

c'est moins sexy, mais plus pratique.

BEAUX PETITS MESSAGES DANS LA DERNIÈRE ÉPREUVE.

FINFINAUD.

*la fille avec de la fièvre ne s'est pas plus forcée
mais elle t'aime!*

il m'est entré par un oeil et est sorti par l'autre.

la ruine nous guette!

fuckmarde fuckmarde.

J'AI OUBLIÉ LE AU LECTEUR !!!!!!!!!

*y'a-tu quelqu'un qui a le goût de rédiger ça,
un au lecteur ?*

Hiatus 435

Thara Charland

*Tu auras été pénétrée par ce pays, par sa lumière,
sucée par sa langue qui n'est pas tout à fait la tienne,
ni tout à fait une autre,
fouettée par ses vents du Nord et ses poudreries*
R. R.

Centre-ville

Peut-être au coin de Sainte-Catherine et de Guy-Concordia. Les appartements luxueux de la rue Doctor-Penfield domineraient, les putes surplomberaient l'asphalte.

flashes photogéniques centre d'achats en fièvre
vrombissements du métro qui craque
accroupi au bord de la rue l'itinérant braque son voisin
infrastructures béton tonkinoise brocolis shiitakes mous
mourir sous du métal nouvelle génération
onanisme au fond des ruelles spectacle de cuillers en face du Ogilvy
vitrines réagencées on parle tous la même langue au centre-ville
îlots cyclistes
stations Bixi graffitis odeur de pisse
pissenlits mâchouillés par les chiens merdeux
deuils anglicans St. Mary's Church for protestants

Les affiches néon bourdonneraient tandis que la jeune vendeuse aux cernes amers fumerait une clope au coin, appuyée contre la vitre bleutée du magasin à la mode défraîchie. Un café encore brûlant se déverserait sur le gris marbré de l'asphalte où les coulisses dessineraient un mandala de pacotille.

Mile End

Peut-être au coin de Parc et de Saint-Viateur. Les grandes dames aux cheveux lisses et figés promèneraient leurs bouledogues princiers devant les vitres givrées du YMCA.

rialto swing premier dimanche du mois
moiteur juillet vélos rouillés à chaque poteau
taudis de luxe friperies mondaines pignons sur rue
rudoyer les fœtus pancarte pro-vie molle et militante
tentation vintage chaussures de cuir griffées
férocité *Royal Phoenix* filles en roller qui tombent
sur des planchers gris
Richler dans les vitrines de toutes les librairies
rivalité de bagels sésame chauds à tout moment
manger snack-bar smoked-meat
itinéraire ethnographe
fenêtres d'école prison mains blanches agrippées aux barreaux

Au petit matin, on aurait retrouvé un homme sur le toit d'une voiture. Inanimé. Il ne porterait aucune trace de blessures. Le réservoir de l'automobile sur laquelle il reposerait serait percé, l'essence se déploierait en arcs-en-ciel vifs et chuterait dans la bouche déformée de l'égout.

Côte-des-Neiges

Peut-être sur Barclay au coin de Darlington. À la tombée de la nuit, inévitablement, le vieux Grec d'à coté rappellerait son chat, lorsque les lustres des maisons chics d'Outremont cesseraient de luire.

fruiterie misérables mouches flétries odeur d'homme qui a transpiré
régimes minceur au curry
rires difficiles quand on voit l'Himalaya verdoyant au bout de la Côte-
[des-Neiges
jeunes filles nues dans la cuisine en face les lumières allumées

mélancoliques cris de bébés
béatitude juive synagogue hassidique
quartier immigrant fatigué guenilles qui pendent des balcons
concitoyens dans la misère
erratum au *Maxi* du coin papier de toilette plus cher que prévu

Dans une rue peu achalandée, un chat serait écrasé. Seule sa tête serait ensanglantée, le reste de son corps indemne, intact. Dans le modeste parc d'en face, un homme dessinerait le cadavre au fusain.

Suburban karma

Juliette Périers-Denis

secondaire trois
tu pourrais t'fondre
dans le plancher de bois franc
tout usé, tout sale
tellement ta colonne t'haït
tellement tes os sont rongés
tellement tu craques à chaque mouvement
va don' t'coucher!
 me coucher?
 c't'une bonne blague c'pas comme si
 je pouvais c'pas comme si
 mon corps était assez mort
 pour dormir
va don' t'coucher, tu t'vois pas la face! t'es verte t'as
des cernes jusqu'au menton pis tes joues –
 t'as les joues tellement creuses que j'pourrais
 manger d'la soupe dedans!

enfile des vêtements larges parce que les choses amples cachent la maigreur (c'est ce que tu t'dis anyways) – sors sur le patio. Paralytie. Accrochée à la rambarde d'la véranda, même pas protégée de l'averse, ni des éclairs, ni du regard voyeur des passants qui se demandent ce qu'il y a de beau dans le vide que tu fixes. Incapable en fait de détacher tes yeux du restaurant de l'autre côté d'la rue, bien que tu n'y cherches rien, l'enseigne est juste tellement rouge dans le décor mouillé de ville de bord d'autoroute; tellement chaude que tu peux entendre les néons grésiller sous les gouttes de pluie. Déclit. Dégel. Dégaine une cigarette, mets-y le feu comme si c'était la dernière fois, inspire avec toute ta colère et exhale l'anxiété, si bien que quand la braise arrivera à toucher le bout du filtre, tes angoisses te paraîtront à des milliers de kilomètres de ton stupide balcon. *Mais y'a rien à faire.* Ça

te saute aux yeux en l'espace d'une demi-seconde. La clope règle rien, pas cette fois-ci, pas quand tu pètes un câble, surtout pas quand c'est ton corps qui badtrippe, qui t'dit non, qui t'dit c'est fini, qui t'supplie, maman a raison, va t'coucher, tes yeux louchent tout seuls, t'es pas cool – t'es juste maigre, va don' dormir...

tri-tone sur ton iPhone

« tu sors-tu ce soir? » « j'peux pas j'suis punie »

liar liar

pants

on (menteuse c'est toi qui as les parents les plus slack)

fire mais t'as même pus envie

des fois tu repenses au soir où

Whatsername

s'est éclaté un quarante onces sur la tête

d'un côté tu commences à comprendre (l'urgence)

d'un autre côté ça fait beaucoup de vodka gaspillée

16 ans et tu dors

dans ton rêve tu voles

au-dessus d'où tu vis pis c'est là que tu t'dis

c'pas une ville c'est même pas une banlieue

c't'un *slum*, ouais c't'un bidonville de riches

un camp d réfugiés crasses qui méritaient même pas d'être sauvés, où

on maquille la misère à grands coups de pinceau gras d'apparats

[facétieux

même les stéréotypes ici sont louches

même les gens nets ici sont louches

secondaire cinq, la face pis le dos mangés par les pilules

veut veut pas

ça prend des grosses bouchées d'adolescence

tu t'sens comme

le contraire du *common knowledge*

t'aimerais peut-être un peu plus de paillettes

et un peu moins de Bukowski

un jour t'as lu dans
(t'aimes croire que c'était)
un biscuit chinois
quelque chose qui ressemblait à
one time I said yes to peer pressure and I had a fun time
secondaire cinq qui que t'as envie de truster
mis à part J. K. Rowling pis les biscuits chinois?

à 18 ans
dans ton appart
à regarder un bout du skyline de Montréal
y'a des soirs où tu t'inquiètes de pus avoir de nouvelles
de certains gens ou bien
juste des nouvelles crasses,
juste des nouvelles louches
y'a des soirs où tu te sens vieille
y'a des soirs où tu craques encore autant

Partie

Andrew Sutcliffe

Joe est entré chez moi, deux bouteilles de bière en main. Le Canadien jouait contre le Lightning. Il restait dix minutes à la partie. Montréal avait commencé la période avec deux buts de retard, mais c'était maintenant 3-3 et ils étaient sur le point de compter un quatrième but.

Joe s'est assis, me tendant une bière.

Je me suis redressé le temps de regarder la mêlée devant le filet.

L'arbitre a sifflé.

Joe a commencé à me parler de sa journée. Je regardais, à l'écran, une scie à chaîne trancher un tronc d'arbre en deux. Il a pris sa première gorgée de bière.

Le jeu est revenu. Markov a fait une passe à Suban en pointe. C'était assez pour que je me lève en criant : « Shoot esti! »

Le Lightning a dégagé la rondelle; ça m'a donné le temps de décapsuler ma bière.

Joe s'est passé la main dans les cheveux en soupirant. Il a continué de parler.

Plekanec a déjoué un défenseur et a remis la rondelle à Gionta qui a tiré...

« Calisse de Lindback à marde! » Je me suis recalé dans le divan.

Il y a eu mise au jeu en territoire adverse.

Joe avait sorti son téléphone de sa poche. Je le regardais. De sa main libre, il composait un message.

« Eh... Joe... »

Son pouce s'est figé. Il a levé les yeux et il s'est écrié :

« GOAAAL! »

J'ai fait le saut, puis j'ai sacré : « Criss, je l'ai manqué! »

J'ai cru sentir mon téléphone vibrer. Je l'ai sorti de ma poche, il était dix heures moins quart. On a gagné 4-3. Nous sommes partis.

La porte était ouverte. Nous nous sommes fait accueillir par une fine fumée grise; un mélange de pot et de tabac. Joe s'est tout de suite dirigé vers la cuisine. Je me suis attardé quelques instants dans le lobby. Une jeune femme, au bout du couloir, remplaçait le chandail noir, au col beaucoup trop large, qui venait de glisser le long de son épaule, laissant paraître la dentelle rouge de son soutien-gorge. J'ai eu chaud avec mon manteau long et mon écharpe du Canadien. Il y avait une dizaine d'autres manteaux empilés un par-dessus l'autre sur une chaise. Sans trop de mal, j'ai trouvé un cintre dans le garde-robe pour y accrocher mes vêtements d'hiver. Je me suis dirigé vers le salon où un écran plat était suspendu au mur entre deux grandes fenêtres vierges qui donnaient sur la rue Sherbrooke. On y trouvait, en plus de la télévision, une chaîne stéréo haut de gamme et un divan; c'était tout. C'était un grand appartement vide coin Bleury et Sherbrooke; très rangé, si on ignorait la pile de linge sale entassée sur un petit pouf en cuir beige dans le coin du salon.

J'ai vite aperçu un ami de l'autre côté de la pièce. Il était avec trois autres gars que je ne reconnaissais pas. Je me suis dirigé vers eux pour me présenter; de quoi entamer la soirée. La moitié ont dû changer leur bière de main. J'ai commencé à droite pour continuer dans le sens antihoraire. J'ai dit mon nom deux fois, la troisième fois, je me suis contenté d'un hochement de tête pour accompagner ma poignée de main. Ils m'ont regardé avec de grands yeux, le temps que s'installe le silence. Je venais d'interrompre une conversation qui ne valait pas la peine d'être reprise.

Sans prendre la peine de m'excuser, je me suis retourné pour regarder les autres invités. C'est alors que j'ai aperçu, assise sur le divan, une grande fille portant une robe noire moulante, finissant à mi-cuisse par-dessus un collant épais. Son amie se faisait draguer. Elle s'occupait de la musique à l'aide d'un Mac posé sur ses genoux. Il y avait une place libre à ses côtés. J'ai regardé mon téléphone; il était onze heures.

« C'est toi qui joues au DJ? », lui ai-je demandé en m'asseyant à côté d'elle.

Elle a levé les yeux pour me regarder un moment, avant de répondre d'un « oui » sec.

Je l'ai regardée, ne sachant pas quoi lui dire. Elle a hésité un moment avant de pointer l'écran du doigt. Une liste de chansons défilait de haut en bas à toute vitesse, impossible d'y lire quoi que ce soit. Elle a dit, ses yeux fixant toujours l'écran : « C'est ma playlist sur Youtube. »

Joe s'est joint à nous. Après quelques mots, il m'a annoncé qu'il partait. Je lui ai serré la main. La jeune DJ a ensuite choisi une nouvelle chanson avant de se retourner vers son amie. J'ai regardé mon téléphone à nouveau; onze heures dix.

Je me suis promené, me joignant à des conversations ici et là, mais jamais pour plus de dix minutes avant de jeter un coup d'œil sur mon téléphone et de m'excuser – les quelques fois où on me regardait. J'ai fini une bière, puis une deuxième, jusqu'à ce qu'il ne m'en reste plus. Mon téléphone indiquait minuit et demi. Impossible d'acheter plus de bière à cette heure-là. Ça ne m'a pas empêché de me resservir au frigo.

Après, je me rappelle m'être assis à une table où on comptait les cartes et l'alcool. Il y avait une blonde vêtue d'un pantalon moulant sur lequel figuraient les portraits de célèbres idoles féminines du vingtième siècle. Même après avoir fourni un effort considérable à épier le pantalon de la fesse à la cheville, je n'ai reconnu que Marilyn Monroe. J'ai déposé ma bière en attendant mon tour. Devant moi, une fille a posé la tête sur l'épaule du gars à côté d'elle. L'ami de la fille, qui ne l'avait pas lâchée de l'œil de la soirée, lui a rappelé que c'était à son tour de boire. J'ai levé mon verre. Tous trois, on a bu. Je ne me souviens pas d'avoir parlé. J'ai dû.

Après un temps, le coussin de ma chaise s'est affaissé. Je n'arrivais plus à trouver de position confortable. J'ai regardé mon téléphone. Il était deux heures du matin; aucun nouveau message.

Elle travaillait dans un bar où on diffusait les sports sur écrans géants. Elle avait pris l'habitude de m'envoyer un message après chaque partie du Canadien, mais là, ça faisait deux semaines qu'on ne s'était pas vus. Je ne savais plus quoi penser. J'ai pris une autre gorgée et puis je me suis retourné vers Marilyn qui, elle, me regardait.

Technique d'apprentissage de l'alphabet latin à l'usage des enfants

Mourir selon les normes de l'alphabet latin

Kevin Lambert

ANOREXIE

Mourir comme Alice qui, sur un coup de tête, devint anorexique à en maigrir, en maigrir à perpétuité pour finalement être aussi fine qu'un fil, à en perdre le profil, et disparaître dans le néant (comme bien d'autres).

BOUTEILLE CASSÉE

Une bouteille cassée dont on fait usage dans les régions du cou, du ventre ou du rectal peut s'avérer meurtrière, comme le prouve la mort de nombreux humains.

CLÔTURE

Mourir comme Albert qui se trouva fort surpris d'être perdu dans un cimetière, à cette heure, si grand et le soleil qui se couche, perdu dans un cimetière. Il marcha, tentant de suivre les chemins impossibles, jusqu'à l'arrivée d'une barrière typique de cimetière, assez haute et piquante comme un soleil empoisonné (au moins). Albert décida de la suivre, une telle clôture devait revêtir une porte, quelque part ou ailleurs, pour les familles endeuillées qui viennent pleurer et les personnes désaxées qui viennent se masturber, qu'il se dit. La noirceur exponentielle pressa son envie de sortir, s'il ne voulait pas passer la nuit dans la neige froide et les tombes froides avec tous ces gens froids n'ayant plus rien à dire. Courageux comme on peut l'être quand on veut sortir d'un cimetière, il s'empala un vilain pic de dessus de clôture direct dans les entrailles.

DANOIS

Mourir comme un Danois qui vit un spectre, tua son oncle et fut trouvé mort par un Norvégien. Il revint bien sûr peu après pour sucer le sang de ses semblables et semer la terreur dans l'univers des possibles.

ENTERRÉ

Mourir, mais surtout être enterré dans le mauvais trou par mégarde, comme le cadavre de cet homme mis en terre sous la pierre de Lisette Lapointe.

FONDTATIONS

C'est en rénovant sa nouvelle maison qu'une famille heureuse découvrit le corps de Lisette Lapointe emmuré dans le sous-sol. On exhuma sa tombe pour résoudre le cas de cette mystérieuse paire de cadavres, y mit la véritable Lisette Lapointe, sans toutefois parvenir à identifier le mort qui s'y trouvait. Le directeur du cimetière le fit enterrer dans une section, au fond, et ne sachant quoi inscrire comme épitaphe, décida de graver sur sa stèle : « Maudit soit le destin qui à nous t'a ravi, si ton cœur s'est éteint, dans le nôtre tu vis », pensant que si telle sépulcrale aventure lui arrivait à lui, il saurait se contenter d'une telle inscription.

GARDE-ROBE

Mourir en s'accrochant à la vie dans une garde-robe, un coup de pied fracas sur la chaise de rotin fracas, une bien belle chaise, brisée maintenant. Brisée comme un cou cordé qui l'a bien profonde, la garde-robe de mère, ses avertissements avilissants, galvanisant l'hypothalamus et les muscles qui se dérobent à son emprise, chutant froidement sur la céramique de la garde-robe. Mourir fracas en ayant pris le temps de changer sa photo de profil Facebook.

HASARD

Mourir comme ces deux hommes qui vécurent des vies identiques et qui, à un seul moment, se rencontrèrent sans le savoir dans un mortel face-à-face sur la 140.

INCENDIE

Mourir comme tous les proches de ce nouveau marié malhabile qui, par un beau soir d'été, mit feu au chapiteau où famille et amis prenaient leur repas. La fermeture éclair coincée, la toile du chapiteau indéchirable, ils furent tristement consumés dans ce fumeux brasier de chaises, de chair et de guirlandes, ne s'étant pas douté une seule seconde que le spray-net, le désodorisant en aérosol et les chemises de soie brûlent aussi vite qu'une vierge sur un bûcher. Le nouveau marié, se sentant fort seul après cet épisode, décida de partir très loin. Il s'en tirerait peut-être une balle là-où-il-ne-vaut-mieux-pas, va savoir.

JARDIN

Mourir comme le petit Justin qui eut un sommeil fort agité en raison d'une difficile digestion. Son corps réagissait mal au pot entier d'engrais à tomates qu'il avait ingurgité, dans la serre, le jour même, la gardienne inattentive au téléphone. Il ne s'en réveilla pas et ses parents vendirent ses Lego.

KOMODO

Mourir comme ce petit garçon en voyage qui, pendant un instant, échappa à la surveillance de ses parents discutant avec un guide de nature, et fut dévoré par des dragons de Komodo.

LONDRES

Mourir dans une ruelle de Whitechapel au XIX^e siècle, les viscères partout sauf à leur place.

MALADIE

Mourir quand le cœur s'écœure, quand les poumons s'époumonent, quand le foie perd foi, quand les reins s'éreintent, quand la tête se perd, que les mains se démènent et cherchent à retenir la gorge qui s'égorge à force de bronches qui bronchent, de nerfs qui s'énervent, de peau qui s'épeautre, de sang qui rancit, de mémoire qui s'efface. Les os faibles se désossent, les dents s'édentent, le dos se dièse, la voix se voile, les sourcils sourcillent devant les proches qui s'éloignent, tristes de visages qui dévisagent, de cheveux qui s'échevèlent, de muscles qui s'émasculent, d'un ventre qui s'éventre peu à peu, les sens qui perdent sens jusqu'à ce que le corps se cortège.

NORD

Mourir Nord comme dans Grand Nord, ours polaire au gorgoton, personne ne sait où tu te trouves, ta mère inquiète, ton destin bien froid, fixé dans la neige, asphyxié dans la glace, dans le morceau hyperboréen que tu n'as pas su cracher. Et en revenir les pieds devant.

OSTENSOIR

Mourir comme ce saint homme qui s'était trempé la verge dans une vénéneuse fleur.

PAS MOURIR

Mourir comme Patricia, qui n'est pas morte, mais qui a passé proche de l'être.

QUESTION

Mourir d'une manière indescriptible.

RELIQUE

Mourir comme cette sainte femme qui s'était inséré dans la chasteté une venimeuse verge.

SURPRISE

L'impression d'un instant, dans les insaisissables moments que dure le réveil, d'être dans un endroit inconnu. Mais vraiment l'être en raison du trafic humain et mourir des suites de nombreuses drogues et tortures sexuelles, un rein en moins.

TÔT

S'être déjà préparé au pire en se faisant quelques tours de cordon autour du cou.

URANUS

Rien n'est plus horrible, pour une mère, que de découvrir, le même jour, son unique fils pendu dans la penderie, et d'apprendre par téléphone, quelques minutes plus tard, la mort de son unique fille, étouffée au Grand Nord. Quand on a quatre-vingt-quatre ans exactement, ce genre de nouvelle, on en pâtit.

VERTIGE

Mourir comme ce gars qui, devant un précipice, se sentit mystérieusement attiré vers le vide, et le fit.

WALKYRIE

Mourir avec les restaurants qui s'accumulent dans les vaisseaux, le sang qui coagule, sur scène, à la Wagner, énorme sous le chapeau ailé, l'armure qui pèse trois fois lourd à en étouffer, le formidable cœur cantatriarcal qui n'en peut plus, qui se relâche et qui s'échoue dans la fosse à orchestre, au grand désarroi de quelques contrebasses et connaisseurs incompréhensifs qui ovationnent, par précaution, ce qui pourrait être une formidable mise en scène.

XYLOPHONE

Mourir comme le jeune garçon farceur qui, pour faire rire ses amis, fit des pitreries, un bâtonnet de xylophone entre les dents, une patte de chaise entre les pieds, la tête première sur le xylophone de bois, les touches qui s'envolent en volée d'oies, enfonçant la baguette musicale comme le prédisent toujours les mamans, bien loin dans le cerveau.

YUAN

Mourir comme ce récent veuf qui plongea tête première dans une piscine chinoise et en toucha le fond. Comme il n'avait pas de famille connue, le gouvernement paya son billet de retour, avec tout de même un avantageux rabais. Une pensée morbide effleura l'esprit du fonctionnaire responsable du cas, qui préparait un voyage familial en Espagne et n'avait toujours pas acheté ses billets de retour.

ZOOLOGIE

Mourir le visage près de la nature, percé de 142 épines, en voulant étudier de trop près ce porc-épic sur lequel on est tombé.

La Totale

Baron Marc-André Lévesque

*Ci-gît Jean-Claude Bérubé, retrouvé mort en 2015,
en territoire ennemi, en pleine Guerre totale.
Voici l'inventaire de ce que Jean-Claude a tué :*

- un Albertain
- deux Acadiens
- quatre camarades
- la mère de chacun et la sienne
- un suisse, deux rats, un lapin
- le rêve d'un Américain
- vraiment, un beau petit lapin!
- huit idées de bouquins :
 - *La nuit est mon Spam*
 - *Mon autobiographie*
 - *Mon autobiographie, tome II*
 - *Comment dépecer un lapin sans perdre son moral de troupe*
 - *Le sang des cigognes*
 - *Journal de guerre, volume IV*
 - *Hétérosexualités, une introspection*
 - *Apocalypse Nouné*

Retour à la proposition principale, ce que Jean-Claude a tué pendant la guerre :

- la guitare d'un vieux Roumain
- les ambitions de ce dernier
- trop de jeunes Russes
- pas assez de temps
- au moins cinq drapeaux inoffensifs
- deux présidents et leur sommeil
- trois premières dames
- un baron farouche et sa monture
- vraiment, vraiment, ce joli petit lapin
- l'embryon d'une révolution

– ses souvenirs d’avant-guerre dont voici une sélection pas tant exhaustive qu’exacte :

- la machine à reculer les cassettes
- le deuil de son chien, Cheeko, 2003-2012
- une bière avec Mark Zuckerberg
- un Pentagone troué
- le Joker de Heath
- la fin du film *L’audition*, et les larmes québécoises
- l’Acadie, l’Acadie!?!
- le blues et la poésie
- Arielle Grenier, Éric Duhaim et « Dans le nord autant que possible »
- la fois où il avait échangé son Charizard métal contre le Geodude vraiment très ordinaire de Jérémie Sansregret en quatrième année, et qu’on lui avait dit sans relâche et sans arrêter jamais au grand jamais au grand jamais qu’il s’était fait fourrer, et qu’il avait cherché dans les deux ou trois livres de la maison la signification du mot *fourrer*, si c’était bien ou mal, si c’était méchant, et que son oncle lui avait fait un dessin pour expliciter la chose « fourrage »
- une poignée de main de Layton aux élections de 2011 et le deuil au mois d’août
- un 5 \$ perdu contre Julie Cristal, danseuse nue de Chicago, au sujet de la guerre en ébullition, et 10 \$ sur une partie Montréal-Ottawa interrompue par la Bombe
- sa phase « Je tripe sur les motos » jusqu’à ce qu’on lui offre une promenade
- sa non-peur en signant les *papiers de guerre*
- la fois où il a déviergé Julie Cristal, à Sorel
- la Julie Cristal qu’il a aimée, pendant une seconde, avec un *gun* dans la main

Retour à la proposition principale, ce que Jean-Claude a tué pendant la guerre :

- des hommes, des femmes, et des enfants d’abord
- le lapin, le lapin, le lapin qui n’a jamais tué
- le germe des révoltes
- une bibliothèque par le feu

- un lapin pour le manger
- son goût pour la viande
- son ciel
- un quand même mignon, quand même amical petit lapin gentil et amical, un bon lapin, vif et motivé par ses ambitions amicales de lapin : en devenir un Grand et fonder une famille de lapins, la Totale!
- un Jean-Claude Bérubé fou épuisé et le camarade de personne.

Ça finit de même.

Délirium

Feuilleton

Alexandre Roy

IV – L'ENVERS DU FILET

*L*a journée de Robin Gradunez prend une tournure tragique lorsque, rentrant chez lui, il constate la disparition de sa fille, Robine, puis celle de son fils, Robinson. La réflexion qu'il mène le persuade que la clé du mystère entourant ce double enlèvement se trouve dans la boutique de laine Telas, visitée par sa femme et ses deux enfants plus tôt dans la journée. Gonflé à bloc, le père de famille s'enfonce donc dans les artères de la ville pour retrouver cette boutique.

Je me suis forcément trompé quelque part, mais je n'arrive pas à cerner le moment où c'est arrivé. Il se peut que j'aie confondu la gauche et la droite à quelques reprises. Du coup, je n'ose revenir sur mes pas. Je dois m'interrompre un moment, rassembler mes esprits, faire le point...

Je suis immobile. Immobile, je ne me perdrai pas davantage. Mais je ne risque pas non plus de retrouver ma route, ni la boutique *Telas*. Je me remets donc en marche. Je ferai appel à mon sens du raisonnement pour regagner le droit chemin. C'est simple, j'ai manqué de prudence. Je me suis lancé dans la ville, sans me prémunir contre l'égarement. Lorsqu'on s'aventure dans l'inconnu, il ne faut rien tenir pour acquis, pas même son aptitude à retrouver une boutique située à deux coins de rue de chez soi. Voilà mon erreur. Mais ce n'est rien. Moi, Robin Gradunez, je saurai rectifier le tir!

Une coutume répandue dans le monde urbain consiste à interrompre les passants pour leur demander son chemin. N'ayant, de toute manière, aucune alternative, je me lance.

– Il existe huit boutiques *Telas* dans ce quartier, m'indique

froidement un premier passant. Il faudrait savoir laquelle vous cherchez.

– Huit boutiques! Je... hum. Celle que je cherche se situe non loin de la rue Maurier, que j'aimerais bien retrouver également.

– *La* rue Maurier, dites-vous! Vous n'êtes pas du coin, vous! Les trois quarts des rues de la ville s'appellent Maurier. Vraiment Monsieur, il faut vous informer un peu avant de poser des questions.

Il s'éloigne avant que j'aie pu répliquer. Huit boutiques *Telas*. Huit! Tant de rues Maurier. J'ai le vertige. Je dois m'interrompre... faire le point. C'est inconcevable que ma propre ville me soit aussi étrangère. Où ai-je vécu tout ce temps? Je lève les yeux, contemple les structures en béton qui se dressent autour de moi; on croirait des monstres. À les voir comme ça, je leur trouve une inclinaison inquiétante. Ce doit être la perspective verticale qui trompe mes yeux. Et pourtant, je jurerais qu'ils sont sur le point de s'abattre sur moi.

Du calme, Robin. Ce n'est que la perspective. Respire, Robin. La perspective n'a jamais tué personne et ce n'est pas ce soir qu'elle commencera.

J'étire mes respirations et retrouve un calme relatif. Huit boutiques *Telas*... Je n'ai pas le luxe de pouvoir toutes les fouiller. Encore une fois, de la méthode s'impose... de la méthode, oui. Respire, Robin! Tu oublies encore de respirer... Eh! Mais que se passe-t-il avec les fils électriques? Ils sont des dizaines à surplomber la rue. Ça me semble beaucoup! Ils partent dans tous les sens, s'entrecroisent en plusieurs points, tel un grillage au-dessus de ma tête. Ils paraissent lourds et sont suffisamment relâchés pour pratiquement frôler le sol par endroits. C'est inadmissible! Il y a là un réel danger pour la sécurité publique. Et dire que ces ingénieurs sont payés huit fois mon salaire! Enfin, il y a certains quartiers comme ça, je suppose.

Concentre-toi, Robin! Huit boutiques *Telas*. J'ai là un sérieux problème pour la suite de mon enquête! Ce n'est pas le moment de divaguer. Divaguer... C'est tout de même un drôle de mot. Je me demande quel est le rapport avec les vagues. Suffit! Concentration! Donc, au total, j'ai peut-être marché un ou deux kilomètres depuis que j'ai quitté la rue Maurier. Logiquement, la boutique *Telas* visitée par Marie aujourd'hui doit être la plus proche de mon emplacement actuel. Du moins, cela m'apparaît probable. Un deuxième passant se dresse

devant moi. J’interromps sa marche d’un geste de la main.

– Pardon, mon brave. Auriez-vous l’amabilité de m’indiquer le chemin le plus rapide pour me rendre à la boutique de laine *Telas* la plus proche?

– Cette boutique n’a jamais existé. Vous êtes probablement fou. Bonne soirée.

Ça, c’est trop fort! Je veux répliquer, mais il ne m’en laisse pas le temps. Il est déjà loin. Non, je ne suis pas fou! Ce passant était mal informé, ou alors il m’a menti! Oui, voilà, c’est un menteur! Et s’il m’a menti, c’est qu’il est de mèche avec le ravisseur de mes enfants. Sitôt cette réflexion achevée, je m’élance à toute vitesse pour rattraper l’énergumène... Je l’aperçois un coin de rue plus loin, hors de ma portée cependant. Avec une adresse phénoménale, il s’enfuit en courant sur la structure infernale de fils électriques qui semble s’être densifiée depuis tout à l’heure. Tant pis! S’il est réellement impliqué dans le rapt de mes enfants, mon enquête me permettra de le retrouver plus tard. À condition que je puisse la mener à terme, ce qui n’est pas gagné.

J’interroge d’autres passants, mais n’obtiens aucun consensus de leur part concernant l’emplacement de *Telas*. Le premier affirme que la boutique sera inaugurée dans deux mois, l’un me raconte la démolition récente du commerce, un autre prétend même qu’il ne s’agit pas d’une boutique, mais plutôt d’un phénomène météorologique rare observable tous les trois équinoxes, seulement lorsqu’il pleut. Rien de bien concluant... Le désespoir me gagne. Je repère un banc public sur lequel je décide de m’asseoir un instant. Pour faire le point.

Le point ne se fait pas. Je n’y arrive plus. J’ai perdu le fil...

Les fils. Mais que se passe-t-il? Les fils électriques se multiplient, se tressent à vue d’œil, dirait-on! J’hallucine ou quoi? Et que vois-je encore? Des silhouettes dans les fils. Des dizaines de silhouettes se baladant ou se débattant à travers les fils. Mais que se passe-t-il? Suis-je devenu fou? Non, c’est impossible. On ne devient pas fou comme ça. Enfin, je ne crois pas. Je rêve, je vais me réveiller... dans mon lit avec ma femme puante à mes côtés... Non. Ça ne s’arrête pas. Et même que ça empire. La structure de fils noirs commence à s’abaisser tranquillement... Elle va m’aplatir, sinon m’électrocuter si je ne m’active pas! Il me faut un abri au plus vite. Je m’élance, cours à

perdre haleine, me rue sur la première porte qui s’offre à moi! Il s’en est fallu de peu. Le complexe filandreux n’est plus qu’à deux ou trois mètres du sol.

C’est verrouillé... Trop tard pour atteindre un autre édifice. La mort s’abat sur moi, aussi brutale qu’inexplicable... Ça y est! Des fils, des dizaines de fils noirs m’entourent, s’enchevêtrent autour de mes membres et resserrent leur étreinte. Je ne meurs pas sur le coup, mais je ne perçois aucune issue à ma sinistre prison. Autour de moi, d’autres silhouettes se trouvent dans la même fâcheuse position. Certains se débattent vigoureusement, mais plusieurs, comme moi, choisissent le stoïcisme.

Mon temps est compté. Je n’ai qu’un seul regret, et c’est d’avoir failli à mon devoir de père. Je cherche à comprendre quelle fut mon erreur. J’étais pourtant sur la bonne voie. Peut-être y serais-je parvenu sans cette mort inexplicablement tombée du ciel. Enfin non, sûrement pas... Je m’étais égaré bien avant que cela ne s’enclenche. Je suis un raté, un incapable. L’étreinte des fils étrangleurs commence à gêner ma respiration. Il n’y en a plus pour longtemps. Quelle fin minable...

Je respire toujours... Je ne suis pas mort. Du moins, pas encore. Avec appréhension, j’ouvre les yeux... et découvre ceux de ma femme qui m’observent également. Marie est là, blottie contre moi. Ai-je rêvé? Non. Je suis toujours captif des fils...

– Te voilà en bien vilaine posture, pauvre petit Robin, chuchote tendrement mon épouse.

La présence de Marie, que je n’arrive pas à comprendre, provoque un éprouvant contraste d’émotions en moi. D’une part, il y a l’humiliation d’être ainsi vautré devant elle, misérable, vaincu, incapable de quoi que ce soit. D’autre part, sa présence me réchauffe le cœur; sa tendresse me soulage, tel un baume sur la blessure qui afflige mon orgueil. L’émotion devient alors trop forte. Des sanglots incontrôlables me nouent la gorge, s’ajoutant à la strangulation des fils électriques. Des larmes perlent à mes yeux et brouillent ma vision. Je sens alors un contact visqueux sur tout mon corps. Je reconnais l’étoffe en laine que tressait Marie plus tôt ce soir. Le vêtement me réchauffe,

me reconforte, m'enserre.

– Je te demande pardon, articulé-je entre deux hoquets.

– Ce n'est rien, répond-elle en me baisant le cou. Tu n'y pouvais rien. C'était peine perdue.

– Je suis heureux que tu sois là. Je t'aime, Marie.

– Je t'aime aussi. Adieu, Robin chéri.

Marie se presse contre moi. Je sens... une main contre ma nuque, une autre sur mon flanc... encore une sur mon omoplate, et une autre sur mon crâne et ça n'en finit plus. Une douleur fulgurante me transperce le cou, se propage dans tout mon corps, bientôt secoué de spasmes. Puis... une langueur généralisée. Mon cœur défaillant. Je n'y comprends rien. Peut-être est-ce mieux ainsi.

FIN

Migration

Hélène Laforest

Au pied du lit, l'armoire frissonne. Ses portes se dévissent de leurs gonds dans un gémissement vif et lent. Tombent avec fracas à la verticale. Tremblent de leur chute. Retombent à plat ventre, écrasant leur liberté sous leur poids d'objets.

De l'armoire jaillissent à grandes envolées des feuilles de papier froissées, ondulées de larmes, la peau couverte d'une mousse grise, ou pliées en créatures par des enfants, jeunes ou pas. Des photos circulent dans l'espace en s'exhibant les unes aux autres. De muettes retrouvailles. Le jour crève la nuit dans la petite chambre alors que la fenêtre s'entrouvre, complice. La liberté attend ces nouveaux volatiles, qui iront de par le monde révéler les secrets les plus empoussiérés de celui qui, imprudent, les aura consignés sur papier au fil des ans. Vous ne vous doutez de rien. Il n'aura révélé à personne vos secrets, qui seront devenus les siens, mais le silence ne suffit pas toujours. Les écrits restent. Voyez au loin les silhouettes en forme de V. Les scandales pleuvront sur vos têtes.

Demeurent certaines figurines, qui scrutent l'endormi depuis leur tablette respective. Une collection entretenue avec un sentiment tout près de l'amour. Pourquoi supposer que ceux qui se ressemblent s'assemblent? L'entassement rend méfiant. La promiscuité de ces êtres de chair plastifiée, jour après jour, attise leurs passions meurtrières. L'un d'eux est encore dans son emballage, car d'un point de vue humain, moins il est libre, plus il a de la valeur. Batman se sent hors de danger dans sa carapace de carton, derrière sa vitrine de plastique. Ceux qu'on aura désignés comme ses ennemis répondent à cette hostilité programmée. À plusieurs, ils amorcent une vaste mêlée. Batman est poussé au sol. À l'horizontale, la boîte de ce héros immobile prend des allures de sépulture. La protection qu'elle lui confère entrave sa liberté. Les personnages restants se démembrent, échangent leur tête, se réinventent. Une légion d'êtres hybrides déferle de l'armoire en quête du monde. Escalader le calorifère pour atteindre

la fenêtre n'est que le premier obstacle qui les attend. Obstacle négligeable, car certains sont déjà munis de cordes et le chauffage est coupé depuis des mois. Le peloton s'évade promptement dans une cascade colorée. Batman est laissé derrière. Son emballage, plus libre que lui, prend le contrôle et l'amène vers l'obscurité...

Malgré ce vacarme, le rêveur ne s'est pas réveillé. Les cachets qu'il a engloutis avant de s'abandonner à son lit sont plus forts qu'à l'habitude. Les draps se tendent sur le corps qui respire. Le matelas s'élève. Les portes de l'armoire s'extirpent de leur effondrement et, se tendant à l'oblique, cueillent le lourd prisme rectangulaire. Se relevant de toute leur longueur, elles deviennent des pattes qui emportent l'imposante structure. Le nez du dormeur frôle le haut du chambranle tandis que l'assemblage hétéroclite passe par la porte de la chambre, se dirigeant tout droit vers la baie vitrée, qu'il défonce d'un coup de pied indifférent avant de sauter sur l'herbe grasse.

Comme un mauvais présage...

Marie-Josée Ouellet

La tête sur le carrelage, mon corps s'envase entre les tuiles. Mauvais présage, mes cinq sens s'extasient, s'exfolient. J'ai la tête qui dodeline, le carrelage est de plus en plus froid. Mon corps se désarticule. Je sens mes synapses qui, d'un hémisphère à l'autre, se scindent et m'abandonnent.

Je n'arrive plus à relever la tête, le carrelage m'intimide, les tuiles m'étreignent. Je ne fais qu'un avec le plancher. Ce plancher sur lequel nous nous sommes si souvent couchés, fixant le plafond en quête d'hallucinations. Tes yeux rouge rose, ton regard obnubilant, le goût de ta bouche acidulée, cryptée de faux baisers.

Nous passions des heures à fuir la réalité, nos réalités, absconses et sans but. Que des allées et venues dans nos têtes, sur le bitume, dans la boue. J'aurais voulu te décrocher la lune, mais c'était trop cliché pour moi. Alors aujourd'hui, je m'envase. Dans ce carrelage en mille poussières et sans amarres.

Nuit et jour et soir. Deux crépuscules. Tu me désertes et je me souviens.

Dans ma garde-robe, les lumières étaient éteintes. Pour seule arme, ma lampe de poche et pour seule fièvre, le vert pétillant d'un laser. Les planches froides faisaient trembler mon échine, me trouaient l'estomac. Une tempe contre le sol, le bruit sourd d'un cœur qui battait, qui battait la solitude.

Le cercle jaunâtre de mon arme accusait ses cibles. Des silhouettes humaines vidées – des manteaux et des habits – prisonniers des cintres : des pendus. La tringle s’est courbée. Renversement de décor, revirement du corps. L’autre tempe contre le sol, mon cœur battait trop vite. Les ombres se libéraient de leur tutelle; dans le clair-obscur, elles s’éveillaient.

Puis, survint un cri puissant, mais ignoré. Oublier le présent, se glisser dans l’évanescence, ne plus connaître le temps et vivre. Retournement. Dos contre le sol, la lumière est morte dans l’étanchéité des murs. Le plafond bougeait, la peinture trop blanche ondulait. La trappe du grenier était obstruée, les clous hurlaient.

Le plafond s’est ouvert, la peinture ondulait encore, les carreaux éclataient. Des bandelettes se sont détachées des murs, des spectres momifiés marchaient les bras ballants. Ouverture d’un ciel de plâtre, sentiment d’euphorie. La lune est tombée sur moi comme on tombe dans les catacombes.

La porte s’est ouverte, s’est arrachée de ses gonds. Elle a fui son chambranle. Le cri tantôt ignoré fusait, me paralysait, pénétrait ma chair. Les tablettes se sont mises à terre; tombaient des blocs, bleus, jaunes, verts, des disques rouges, rouges, rouges. Asphyxie, congestion, tremblement, éboulement, secousse. La chute d’un plancher. Ne plus connaître.

Au rez-de-chaussée, ici et maintenant. Le plafond ondule, la peinture s’ouvre. Je m’envase, tu t’écrites.

Cocon

Gabrielle Chapdelaine

J'sais pas pourquoi je suis allée. Une fille m'en avait parlé le matin pis j'm'étais dit *pourquoi pas*. J'avais jamais pris la peine de regarder ça de près. Pas parce que j'avais peur que ça me saute dans face, juste que ma curiosité a s'en est tout le temps foutu. Mais cette boutique-là : des bébittes ailées qui viennent de partout, délicatement suspendues. Barrées dans le temps. C'est un peu comme si quelqu'un avait tapé des mains très fort à côté d'un bosquet et que les insectes s'étaient envolés, surpris. Le genre de boutique dans laquelle tu rentres, et que t'entends une fontaine pis quelqu'un qui joue de la harpe habillé en nuage dans ta tête. Un magasin de papillons pinnés dans des plexiglas. C'est moi la première étonnée de mon enchantement. Je suis pas très *papillon* dans la vie.

C'est pendant la deuxième journée de mon voyage que je rencontre Serena. Elle est vendeuse de papillons morts. Une profession qu'elle n'aime pas vraiment. Je le sais parce qu'elle me l'a dit. Elle n'est pas très *papillon*, elle non plus. Dans la vie, elle est blond platine, elle porte un *fedora* blanc pis elle peint. Je l'aime déjà. J'ouvre légèrement la bouche de stupéfaction quand elle m'apprend qu'elle a soixante ans. On parle pendant deux heures. Des clients arrivent, prêts à déboursier trois mille cinq cents dollars pour une gang d'insectes vidangés. Elle me donne sa carte d'affaires en me demandant de lui écrire. Je lui dis que je vais le faire.

Je rejoins les gens à l'auberge. Le gars qui vient de Boston dit qu'il a vu un resto où y'a un deux pour un sur les mojitos. Consensus immédiat.

Les glaçons de nos fonds de mojitos sont fondus, me laissant une suave haleine de menthe pour au moins jusqu'à Noël. On bouge. Je marche dans les rues, avec les autres, à la recherche d'un bar pas-de-

danse-latine. J'aperçois, au loin, ce qui me semble être un bout de chapeau blanc. Je me dis que c'est plus à la mode depuis 1997 les *fedora* pis qu'ils doivent pas être soixante-quinze à en posséder un, dans ce petit quartier-là. C'est elle qui m'aborde la première. Serena me crie « HELLO GABRUEL! ». Je vais la rejoindre. Elle nous amène dans un bar caché. Mes copains de l'auberge font la fête. Le gars qui vient de Suède vomit dans un coin. Tout le monde finit par partir, reste juste Serena et moi.

Serena m'invite chez elle pour prendre une bière. Elle veut me montrer ses toiles. Il est une heure du matin. Je suis dans un pays où je ne connais personne. J'ai mon passeport, trop d'argent comptant et ma carte de crédit sur moi. En plus, je suis pas pire pompette. J'accepte.

C'est plein de couleurs, c'est gros comme ma main. Un méchant beau barbo.

Elle me parle d'un paquet d'affaires. Parfois elle s'arrête et s'excuse de parler beaucoup. Elle dit qu'elle est une *nervous speaker*. Ça me dérange pas. Moi quand je suis nerveuse, je ris bêtement. J'aimerais mieux être capable de raconter quelque chose d'intéressant à la place. Je pointe une toile sur son mur. Je lui dis que c'est ma préférée, que j'ai rarement vu une œuvre vivante comme ça. Elle me dit que c'est son fils handicapé qui l'a faite. Elle ajoute que c'est dommage, parce que l'armée, ils trouvent pas que son fils est si handicapé que ça et ils aimeraient bien l'adopter. On boit trois-quatre bières. Il est trois heures du matin. Elle travaille à la boutique le lendemain.

Je lui fais mes adieux. On se serre dans nos bras. Elle disparaît dans sa chambre un instant et revient en me disant de fermer les yeux et de tendre les mains. Elle y dépose quelque chose. Une grande améthyste protégée par un fil de fer, avec un cordon autour. J'ai lu sur Google que cette pierre représentait la sagesse. On verra.

Je pars. Des larmes de pas-de-tristesse mais d'un autre sentiment pas vraiment mieux coulent sur mes joues. Cet instant de lucidité qui te

frappe dans face quand tu vis quelque chose de beau. Ces trois-quatre secondes amères qui te rappellent que les trucs beaux, ben souvent, durent pas. J'arrive à l'auberge pis je m'endors pareil, en me disant que je devrais trouver un nom pour ce sentiment-là.

J'ai jamais remis les pieds dans la boutique de Serena. Je lui ai pas écrit non plus. Je crois que je la préfère figée dans ma mémoire, à l'abri. En y retournant, je magannerais peut-être son souvenir précieux. C'est étrange mais j'ai vu aucun papillon vivant durant mon voyage, que des morts. Leurs fantômes virevoltent sûrement quelque part. Envolés pour de vrai.

Quand on n'a pas de foyer, on s'assit devant le four

Émile Dupré

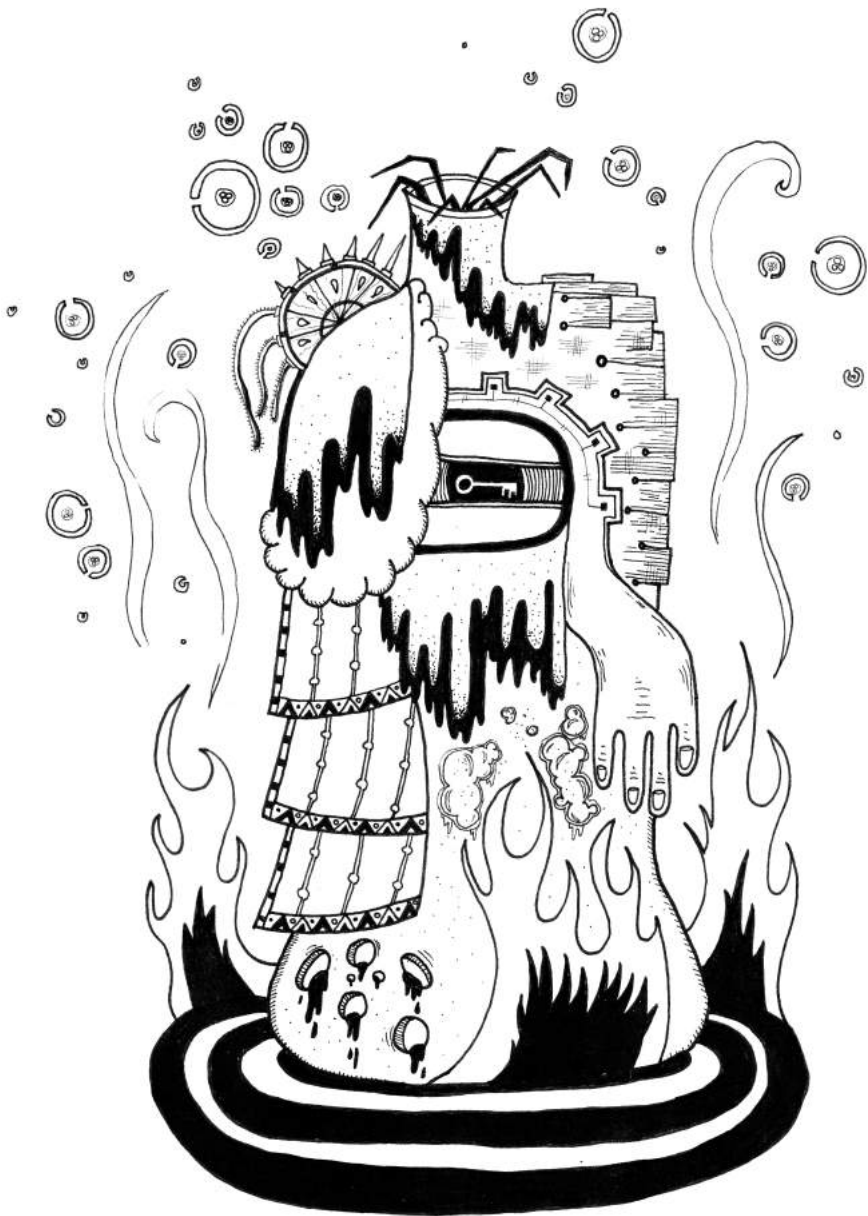
À soir, j'avais rien à faire. Ça fait que j'ai pris la belle grosse bouteille bien pleine de Palmolive vert fluo pis je l'ai mise sur un des ronds du poêle, le gros dans le fond à droite. À high. Après ça, je suis allé me chercher une chaise pliante en tissu pleine de trous (parce que j'échappe toujours des cigarettes dessus) pis je me suis planté devant le poêle pour regarder le show, bin éjarré. Ça a commencé lentement : à mesure que le rond se réchauffe, on peut entendre les petits crépitements du métal qui se dilate. Déjà, c'est le gros thrill : je sais que dans quelques secondes ma cuisine va en manger toute une. En attendant, le cul sur la barre de métal de la chaise, j'espère pis j'envisage.

Comme de fait, assez rapidement, les premières volutes de fumée sont apparues. Elles s'élèvent doucement de la base de la bouteille, droites et foncées, en dégageant une forte odeur de plastique (un peu comme quand j'écrase mes mégots au fond d'un toperwère qui traîne). Le rond est rendu rouge, le plastique de la bouteille commence à trouver ça roffe pas mal : il s'entortille sur lui-même, bien rôti, jusqu'à ce que l'inévitable arrive : des trous qui s'ouvrent de partout en même temps. À partir de là, le phénomène passe à une vitesse au-dessus : la bouteille commence à s'affaisser sur elle-même, mais surtout, tout le liquide à vaisselle se met à couler à grandeur. Ça fait un gros bruit très fort et très soudain (pshhhhhhhhhhh) et il y a de la fumée d'une drôle de couleur, genre bleu-gris, qui sort de partout. Les petites flaques de savon visqueux bouillonnent en malade et les bulles se bousculent les unes par-dessus les autres pour être les premières à péter. L'odeur a beaucoup changé aussi : mettons que le « Fresh Green Apple / Pommes vertes suaves » s'est pas mal exacerbé pis ça sent juste la fausse pomme dégueue de bonbon cheap du Dollarama. Ça a pas été long que

la bouteille a basculé sur le côté et pis là, le gros chiard : tout ce qui restait de « Spring Sensations / Sensations de ressort » s'est vidé à grandeur sur le rond qui n'en finit plus de rougir. Ah pis là! Écoute! Du beau vert fluo qui inonde tout le rond de poêle qui sait plus quoi faire pantoute : il peut plus respirer faque il crie des cillements pis d'autres pshhhh encore. Évidemment, à force de bouillir frénétiquement, le tout a fini par pogner en feu assez vite! Heille pis là ça sent vraiment épouvantable : ça a beau s'appeler biodégradable pis toute c'te cochonneté-là, j'te jure que même moi j'en prendrais pas une puff! La fumée se gâte pas mal elle aussi, elle change de couleur tout le temps, comme si elle savait pas laquelle choisir, jusqu'à ce qu'elle se décide sur un beau noir très foncé. Ce qui reste de la bouteille est toute pognassé en boule sur le rond rouge, plus d'étiquette, plus de goulot : juste un petit motton noir laitte qui souffre parce qu'il ne lui reste plus rien à brûler (c'est quand même triste). Cinq minutes seulement se sont écoulées depuis que j'ai tourné le piton sur *high* et pourtant, ça a complètement dégénéré : ce qui restait de Palmolive s'est tout épaissi et déborde des rebords du poêle puis coule sur la porte du four jusqu'au plancher. La fumée a complètement envahi la cuisine, tellement qu'on voit pas à un mètre devant soi (j'ai été obligé de rapprocher ma chaise du four pour bien voir). Ça fait piquer les yeux et les trous de nez en même temps : insupportable (mais quand même plaisant). La fumée fait crier le détecteur, mais vu que je m'en occupe pas plus qu'il faut (juste crier TAYEULE), il a fini par se tanner et se taire. Les relents de pomme cheap se sont transformés en parfum nucléaire qui donne vraiment mal à tête. J'ai les yeux qui piquent, la tête qui brûle par en dedans et l'intérieur de la bouche qui goûte le vieux lave-vaisselle. C'est l'apocalypse dans ma cuisine.

J'ai bien été obligé d'éteindre le rond après un certain temps : à un moment donné, il restait juste plus rien à cuire (tsé le carbonisé, ça brûle pas). Maintenant mon poêle a l'air de n'importe quoi : tout collant, recouvert de savon vert calciné qui vire au noir. Ça va prendre des heures avant que la fumée s'enfuie au complet par les fenêtres. Pour l'odeur, je pense pas que ça va partir un jour.

Heille c'était vraiment beau. Je suis content de ma shot, c'était un maudit beau show.



Engelure

Stéphanie Bijou

Il possédait quelque chose que je cherchais : une fuite vers un autre monde. On s'est toisés un moment. De son regard au mien, le voyage s'était déjà fait. Comme si tout avait été écrit d'avance. On s'est assis l'un en face de l'autre au milieu de l'hiver et il a parlé pour la forme. Je n'avais rien à dire. J'étais complètement obnubilée par sa beauté malade. Ses yeux de chlore, rougis par une fièvre artificiellement provoquée, abritaient en leur centre un cristal pâle et aquatique; deux morceaux de glace. Son cœur, refroidi par une vie d'avalanches successives, avait appris à retenir les larmes qui ne devaient jamais couler, seulement se contenir et s'accumuler jusqu'à colorer la pupille d'un bleu acier. Entre lui et moi, il n'y avait aucune confiance. Seulement un vide compact qui nous coinçait l'un contre l'autre. Au milieu du parc enneigé, nous étions des taches d'ombre, des spectres statiques salissant l'étendue immaculée; deux pierres obscures, jetées là par des enfants morts depuis longtemps. Des épitaphes. La tempête, qui fouettait mes joues mal armées pour la saison, semblait émaner de lui. Et ses mots se perdaient parfois dans le vent. Alors il parlait plus fort, même si c'était pour ne rien dire. Je crois qu'il voulait souiller cette nature à laquelle il n'appartenait plus. Il s'est levé et est sorti du parc aussi vite qu'un courant d'air. En un battement de cils, il avait fait tourner le vent, et celui-ci me poussait maintenant vers lui, presque malgré moi. Je le suivis au pas, la tête vide et le bas-ventre affamé, comme une chienne errante devenue docile sous la promesse d'un festin. Nous avons marché longtemps, jusqu'à ce que nos corps engourdis soient happés par la gueule d'un immeuble écarlate. L'odeur était infecte. La cave, plongée dans le noir, sentait le linge sale et la souffrance. Mais de sa personne émanait toujours un éclat glacial et incompréhensible qui me portait à l'admirer sans savoir qui il était, qui me donnait envie de me soumettre à ses caprices dans un élan d'abandon qui n'est pas humain. Il m'a prise à la gorge et je n'ai pas eu peur : même si, entre nous, il y avait une haine inexplicable, cette haine n'était pas nôtre. Elle était respectivement mienne et sienne, commune

seulement car nous étions là, ensemble. Ainsi, elle n'avait d'autre choix que de s'amalgamer en un brouillard qui ne pouvait nous égarer plus que nous l'étions déjà. Il me prit à la gorge et m'embrassa. Je me sentis ivre de le goûter si acide tandis qu'il me traînait vers une chambre et me déposait sur un lit, près d'une guitare fracturée en son centre. Nue, j'avais froid alors qu'il me fouillait de ses mains rudes. Je n'avais pas mon mot à dire. J'étais devenue un objet au même titre que l'instrument éventré qui gisait à mes côtés. Il enfonça ses doigts en moi et appliqua ses lèvres grises sur mon sexe. La tendresse de ses gestes contredisait tout. Bien vite, pour la première fois, il entendit le son de mes cordes vocales.

Sous ses vêtements se cachait un corps bourré d'histoires dont témoignaient les nombreuses cicatrices. Un corps frêle de créature mal nourrie, d'automate rouillé. Son membre était droit et dur, autoritaire comme sa personne.

Il s'enfonça en moi, s'agrippant à ma crinière mouillée par la neige de telle façon que mon regard n'avait d'autre choix que de soutenir le sien. Tourner la tête m'aurait brisé la nuque. C'était voir ou mourir. Quelque part entre lui et moi, une porte s'ouvrit dans la tempête et une larme coula; une fonte des glaces provoquée par la friction ardente de nos corps. Cette goutte d'eau amère passa de son œil au mien, tombant dans mon iris dans un imperceptible floc. Tout devint flou alors qu'il berçait mon corps tremblant. Seul le bruit du matelas rouillé suivait le rythme de notre jouissance, mené par le tempo de notre désespoir latent.

Sans désir de reproduire les erreurs que nous sommes, simplement sans considération pour rien, il vida en moi ce qui lui restait d'humanité. Ses yeux, pleins d'une vacuité nouvelle, avaient tourné au blanc. Le liquide clair et chaud, aussitôt que je fus remise sur pied, s'échappa d'entre mes lèvres muettes : j'étais trop imbibée de mort pour abriter une quelconque essence vitale.

J'ai marché lentement dans la neige avec ma chevelure en glaçons. La poudreuse voltigeait toujours, légère et aveuglante. Mais je ne sentais rien. Je tentais de remonter l'abîme où je m'étais écrasée, le corps rompu par le poids de cet homme qui était tombé sur moi. Son regard d'ecchymose m'avait défait l'esprit et je m'arrêtai, figée dans la mare d'un mirage cristallisé.

J'y suis encore.

Jeannot-du-Matin

Benjamin Gagnon Chainey

Autour de la prison les gardiens circulaient.

Sortant des fenêtres de nos cellules côte à côte, nos bras nus s'agitaient de ne pouvoir se toucher, et toi tu me chuchotais du fond de ton trou : « Attrape ces fleurs que je te balance! »

En vain.

Je dansais seul dans ma cellule grise de crasse, et toi tu tournais tourmenté dans la tienne, noué comme une corde qui s'enroule autour d'un cou.

Poings serrés. Mur percuté entre nous.

Souvent je me pétrissais les épaules en pensant aux tiennes, et toi tu t'arrêtais de tourner, étourdi, et tu baisais tes barreaux humides de larmes.

Une nuit tu pénétras le mur de ma cellule d'une paille vide, et soufflas à travers elle ton haleine enfumée. Dans ton froc, ton mât tremblait de prendre le large, et moi j'étais *ton mousse blond qui veillait à la grand'hune*.

Pour une première fois, ta fumée blanche gicla dans ma cellule, s'étiolant autour de moi comme un *fantôme d'amant*.

Isolés croupissant nous n'étions cependant pas seuls. À travers les barreaux, les gardiens nous épiaient.

Partout autour on entendait des échos lointains se débattre.

À travers la transe tribale des autres prisonniers, *le chant d'un pendu raidi comme une trique*.

Seul, le corps en sang je me dénudai. Au creux de mon ventre, je sentais ta langue qui me lacérait. Alors je m'approchai du mur et posai mes lèvres sur ta paille qui saillait fumante. J'aspirai d'un trait ta fumée blanche, la faisant gicler à mon tour dans l'air vicié de ma cellule. Fourbu, saoulé de toi, ma gorge brûlant de t'avoir avalé, j'avais mal en souriant sur mon lit de *paille pourrie*, les yeux vides accrochés au plafond de chaux.

Qui étaient-ils ces anges s'entredévérant autour de nous? Ceux qui te

permirent plus tard cette nuit-là d'échapper aux yeux noirs des gardiens pour te faufiler dans ma cellule? Ceux qui firent *ouvrir dans ma nuit des portes de secours*?

Et qui étaient-ils ces gardiens perfides qui surgirent trop vite pour nous surprendre ensemble? Ceux qui agrippèrent leurs armes alors que tu m'agrippais la croupe?

Je les revois encore nous menacer, pétris de rage, presque sanglotants.

« Salauds! Pervers! Démon! »

Ils nous battirent de toutes leurs forces, les yeux injectés de sang, les dents serrées.

À travers le fracas des cris rauques, nous parvînmes par miracle à nous échapper dans la nuit, *en passant par le toit*.

Nous courûmes alors à toutes jambes dans la forêt attenante, *plus soutenus par l'air qu'un vol de feuilles mortes*.

Nos braguettes étaient lourdes et nos torsos palpitants.

« Mène-moi loin d'ici battre notre campagne! »

Nous arrivâmes bientôt à un petit talus d'herbe et de paille. Un lit nu de prisonniers au cœur de la forêt.

Tu me dénudas et blottis ta *tête ronde* au creux de mes cuisses.

Bientôt ton *ventre fumant* pétrit mon dos par saccades, comme un train perdu sur le point de dérailler.

Quand nos souffles furent depuis longtemps éteints, les gardiens nous retrouvèrent et alors, entraînés par les coups de crosse et *le galop des bêtes*, nous retournâmes croupir dans nos cachots côte à côte, les corps encore chauds de s'être une fois possédés.

Toute la nuit, je les entendis te battre.

Lorsque l'aube arriva et que l'écho des coups se dissipa, je regardai à travers le trou creusé par ta paille dans le mur entre nous.

Je te vis alors à genoux, les yeux bleus de boursoufflures, à demi clos. Devant toi le gardien sortit son arme et te l'enfonça dans la gorge comme une *émouvante bite*.

Je détournai le regard.

Silence.

Aucun coup de feu ne fut tiré.

Bientôt l'aube grise s'infiltra de nouveau par ma fenêtre, et je t'entendis alors me chuchoter à travers les barreaux de la tienne : « Attrape ces fleurs que je te balance! »

Je tendis la main au dehors et sans les voir, je les attrapai enfin, ces fleurs que tu me balançais, *Jeannot-du-Matin*.

Sous le regard des gardiens qui nous épiaient toujours, je les engouffrai vivantes et depuis, elles croupissent avec ton souvenir... Quelque part... Au creux de mon cachot de chair...

Mademoiselle

Léonore Brassard

J'ai quelque chose comme du femme coincé, pris, trappé en erreur au travers de la gorge : comme au travers pris, une langue avalée : m'avalé. Peut-être que c'est le mot, ce mot-là qui ne s'assimile pas, ça ne s'assimile pas, resté au travers de la gorge, bloqué et : souffle court et : souffle coupé d'avoir le femme dans l'œsophage pris, c'est-à-dire que je l'ai au travers du corps et de tout ce qui la sous-tend, la gorge, qui là en dessous de et que l'on voit et qui : tout ce qui en proémine.

J'ai ma langue du fond de ma bouche coincée dans mon œsophage et qui ne se vomit pas de là, logée, confort, avec quelque chose comme le mot femme qui ne s'assimile pas, dessus, couché, un peu endormi, là. Un peu endormi jusqu'à l'en dessous de ma gorge qui proémine, grandit en erreur, gonflée : l'adulte, grandir, et prise d'assaut par cette preuve-là. Et peut-être que tout ça m'étouffe comme ma langue avalée, comme une langue avalée, gavée comme une oie de ce femme en langue avalée coincé dans l'intérieur de ma gorge et sous elle, buté.

J'ai le femme sans culture, l'incultivé stérile harnaché au corps, le femme rué dans mes côtes jusqu'au-dessus de mes côtes saillantes et : qu'est-ce qu'on peut bien en faire, avec ce tremblement de tout rater par ça, ferrée de ce mot-là. J'ai femme ajouté, objecté dans mon ventre, tatoué en boucle, femme : comme ajouté, comme ce qui ne se digère pas ce qui ne disparaît pas ce qui reste très en vue de tous, au su de tous, tatoué comme une erreur, au-dessous de ma gorge, en dessus de mes côtes.

Qu'est-ce que c'est pris et je, gavée, meurtrie à la gorge, qu'est-ce que c'est qui m'empêche, pourquoi l'œsophage bloqué comme d'une langue avalée : s'avalé. Est-ce que c'est du femme comme dans *miss* que j'ai, qui ne s'assimile pas, femme comme dans *misséd*, j'ai tout

raté par ça, pour ça : femme comme dans *missed*. Et si c'était alors peut-être alors comme femme dans *missed* tout rater déjà de par là, si; alors au moins c'est essentiel, alors ça vient de mon essence et peut-être je n'y peux rien, que ça y était déjà, déjà : labouré, stérile. Est-ce que ce n'est donc que ça, et est-ce que c'est si simple que ça femme comme dans *miss* comme dans *missed*, comme dans manquer comme femme comme dans *missed* et comme dans tout rater son coup parce que comme le ventre labouré je n'en sors pas, rater sa chance, erreur, avec erreur comme dans *mistake*, prise ou trappée ou prise par dans la bouche, par en arrière. L'erreur logée d'en dessous de ma gorge comme dans *mistake*, alors *mistake*, est-ce que pour ça prise, trappée, prendre.

J'en reste là, et oublier un peu, n'y penser plus trop, respirer par le nez et *never mind* comme dans pas d'âme, ça pas, même, non plus, comme dans pas ça même. Respirer par le nez parce que la gorge pas, parce que par la bouche pas, ça ne rentre plus, avec le *missed*, comme dans femme, en monde tatoué en bouche, et jusqu'au ventre, et tout ce qui en sort de là ou qui n'en sort pas. *Missed* dans la gorge, ou de jusqu'en dessous d'elle que tu prends, *mistake* comme une erreur prise et prise, galbée. À un moment : qu'est-ce qu'on en fait de cet anglais-là, avec ces mots tatoués au front jusque dans le ventre, qu'est-ce que tu veux que j'en fasse de moi ou de mieux que ça avec l'échec en *mistake* gravé au ventre par ceux qui me prennent qui nous ont pris au ventre assiégé depuis longtemps déjà, *mistake* essentiellement femme, qu'est-ce que tu veux qu'on en fasse si ça ne s'assimile pas, gavée, comme d'une langue de l'autre ravalée.

Le berceau

Talia Lauzon

Une scène, trois marches, deux chaises rouges.

Deux jeunes femmes.

MARIE

Il y a du trafic dans mes trompes de Fallope, des Troisièmes Guerres mondiales dans mes ovaires, un naufrage, une tempête, un cataclysme dans mon col de l'utérus. Je sens chaque spermatozoïde se donner des coups d'épée pour me déformer, me modifier, m'envahir, m'anéantir. Ils ne sont pas en moi, mais autour de moi, dans l'air, dans les regards. Ils m'approchent, me touchent, me répugnent, me séduisent. Ils me font leur danse du ventre pour venir se poser dans le mien.

Tous les matins, mes yeux s'ouvrent sur un combat. Je fais mon entraînement, habits de guerrière, couches d'armure sur ma peau, camouflage de mes atouts. Je veux passer inaperçue pour qu'ils se lancent sur les autres, ces autres qui les accueillent à bras ouverts, les jambes ouvertes. Elles leur offrent des territoires entiers à peupler, des ovaires, des ovules qui veulent être séquestrés. Ils peuvent y installer leurs châteaux, leurs vassaux, leurs boucheries.

Mon ventre me brûle... mais il refuse de se soumettre. Il est le gouffre sans fond qui ne se reproduira pas, le trou béant qui enveloppera tout ce qui l'entoure, l'anéantissement de sa réflexion dans le miroir.

SOPHIE

Il y a une colère refoulée qui se confine dans mes entrailles. Mais elle doit disparaître, elle doit être remplacée. Alors je vois chaque spermatozoïde comme la réalisation de ce projet. Je leur cède tout, je les pourris de gâteries, tout pour les garder proche, les retenir. Dès qu'ils s'éloignent, ma colère se déchaîne, mon contrôle disparaît, ma

volonté s'évapore. Je suis une guerrière, je dois les posséder, tous. Je veux ces spermatozoïdes, les plus forts, les gagnants, ceux qui me rempliront de saveurs et d'odeurs, qui m'appartiendront, qui deviendront moi.

J'ouvre les jambes comme j'ouvre les yeux, pour bien voir, ne pas manquer le moment de l'accomplissement. Je dois regarder droit devant, ne pas perdre de vue l'objectif, ne pas me laisser distraire par l'ennemi. Il faut ignorer tous les ventres plats qui m'entourent, ceux qui sont absents. Ces autres ventres qui ne se développent pas, qui sont déterminés par la connaissance.

Mon ventre me brûle... et il doit se remplir, se remplir et vite. Il doit le faire au détriment de tout, peu importe de quoi, de qui, mais se remplir pour cacher, engorger mon enveloppe, pour me faire déborder.

Délire parasyntaxique

Alex Tommi-Morin

PARABASE [nje] n. m. – **1.** Activité de reconstitution d'un texte ancien à partir de fragments. **2.** *Par ext.*, texte dont l'intégralité ne peut être garantie.

PARABIOSE [vulwæɛ:tr] n. m. – **1.** Cette constante réinvention formelle (agissant de concert avec les remises en question de la motivation biographique par le narrateur) sera la principale question de l'œuvre : celle de la dicibilité de la vie de Suzanne Guité. **2.** La question trouvera sa réponse dans le fragment final qui, s'interrogeant sur la possibilité de faire le récit de l'assassinat de Suzanne Guité, fera en quelque sorte le procès de l'entreprise biographique. **3.** L'assassinat étant l'origine et la finalité de l'intérêt du biographe. → PARAPHE

PARACENTÈSE [defje] n. m. – **1.** VOIX OFF : La question qu'il soulève est double. En soi, avec les citations et les extraits que vous intégrez à votre projet, je me demande comment, pour un lecteur extérieur (on se croirait déjà chez Volodine), entrer dans cette part de votre texte. **2.** Chose certaine, il faut ajuster. **3.** LE DÉPOSSÉDÉ : Oui. Mais je refuse.

PARACÉTAMOL [ãgwase] n. m. – **1.** Quoi écrire, quoi faire – quoi penser. Quoi surtout ne pas penser. Quoi être. Quoi où. **2.** Où écrire, où faire – où penser. Où surtout ne pas penser. Où être. Où qui. **3.** [...]?

PARACHRONISME [fɛ:rsãblã] → PARABASE

PARALANGAGE [ekRiR] n. m. – **1.** Maux de tête, patte nerveuse, dents grinçantes, nausée, dépression chronique, idées noires. **2.** LE DÉPOSSÉDÉ : Peut-être malade.

PARALYSIE [ʀənwe] n. m. – **1. LE DÉPOSSÉDÉ**, à son grand-père : Mais pour la fille qui a voulu crier Hanokh, point de ville. Son souffle s'épuise dans les grottes désertes de Percé. **2. VOIX OFF** : Triste désert que celui de ton grand-père.

PARANOÏDE [fɛ:le] n. m. – **1. Lu quelque part** : Nos estomacs sont remplis, mais nos têtes sont vides. **2. Dans ce pays-là**, c'est beau comme la fin du monde. → PARASITE

PARAPHASIE [ʀəgrɛte] n. m. – **1. Les sculptures de Suzanne** n'étaient pas des reliques sacro-saintes comme celles qu'on peut voir dans les musées. Elles faisaient partie de la famille. Elles étaient chez elles, dans cette grande maison tortueuse, tout en bois. **2. Plus tard**, j'ai demandé : qu'est-il arrivé à la grande statue? On m'a répondu : ça a été bouffé par les mythes. Il a fallu tout jeter.

PARAPHE [siŋe] n. m. – **1. VOIX OFF** : Alberto Tommi, qu'il s'appelait. **2. Il signait ses toiles de son nom de famille**, un discret *tommi* écrit en lettres minuscules, courtes et humbles. Seule fioriture : un trait horizontal à la place du point sur le *i*. **3. L'arrière-petit-fils** signe *a. tommi* et s'imagine être reconnu par son arrière-grand-père.

PARAPHRASE [ʀəfyze] n. m. – **1. Comme à soi-même** : Suzanne, pourquoi es-tu laissée morte? **2. Avec déraison** : Suzanne, je me refuse à te laisser mourir. **3. Du bout de la pensée** : J'ai connu un peu je crois Suzanne Guité, je l'ai aimée et je l'aime. **4. VOIX OFF** : Il me semble que ceci lui appartient et nous appartient aussi un peu à tous.

→ PARACENTÈSE

PARAPHRÉNIE [krwar] n. m. – **LE DÉPOSSÉDÉ** : Du haut de sa colère immense, mon grand-père se penche sur moi, et, au moment où il pourrait me rompre, plonge ses yeux féroces dans les miens, et dit : « Écoute-moi, chair de ma chair, créature étrange qui, cachée dans les ombres du jardin où tu as été créé, t'es emparée de mes sangs et as rendu méconnaissable mon royaume. Vois mon innocence, car elle est sincère; proclame-la puisqu'elle est vraie. »

PARASITE [sije] n. m. – **1.** Apocalyptico-génétique : de la Genèse et de l'Apocalypse. **2.** Envie de fin du monde qui envahit le geste d'écriture et l'invalidé. **3.** Besoin de prophétie, de débris de foi, de gravité débordante (mène au ridicule). **4.** Nécessité de forger des expressions qui pourraient tout expliquer.

PARASITICIDE [sẽgle] n. m. – **1.** Le comique, l'humour, le chaotique, le carnavalesque, le si-exagéré-que-qui-pourrait-bien-y-croire. **2.** L'acceptation du ridicule; la moquerie.

PARATYPHIQUE [ɾepete] n. m. – **1.** Maux de tête, patte nerveuse, dents grinçantes, nausée, dépression chronique, idées noires. **2.** LE DÉPOSSÉDÉ : Peut-être fou.

répand sur le
plancher nu
comme la
femme du *front*
page de la
revue porno
qui erre
quelque part
entre moi et toi.

Je cherche
une sortie
de secours
comme un
bouc émissaire.

J'ai coagulé

Raphaëlle Beauregard

avec au fond de ma gorge
le revers de mes majuscules
et les lames dressées
des couteaux du silence

j'ai crié
les paupières décousues

la pierre est tombée dans l'eau sale
sans les fracas habituels

les pieds lourds n'ont rien laissé
ni trace
ni relents
de nos carcasses

la clé n'est pas loin mais on voit bien
qu'elle est noyée

que les grandes salées ne sont plus qu'un trou
que les herbes ne sont plus
les mêmes
elles goûtent les vieux épisodes

viens me fixer sur la rive des choses

Pour ne pas abdiquer

Karianne Trudeau B.

tout ce qui reste
de ce que je ne suis pas
rétrécit à longueur de jour
quelqu'un quelque part a plaidé
l'avilissement
de mes chairs d'homme
quelqu'un quelque part
aura voulu de ma peau

pendant que j'ai l'omniscience fatiguée
de mon attention constante portée aux choses
qui peuvent encore s'en aller demain
il y a dehors des jours passés à ne plus revenir

quand il n'y aura plus que mes ligaments
pour passer de bord en bord
du moi au toi
il faudra défaire
les amarres

ce qui se murmure en creux
ne suffit plus
je demande le plus petit possible
pour que ça dure

pour te donner de mes nouvelles à moi.

Alexis Lafleur

Je dis sans qu'il se puisse que je me trompe que la mort est l'unique chose qui soit horrible en ce monde. les autres conformations de l'existence s'agencent et ne forment qu'une passerelle entre la mort et ce qui s'oppose à elle. certains pensent de la mort qu'elle est l'état de ce qui n'existe plus alors que cette pensée est erronée et que la mort est existante. et ce dans le sens normal de ce mot. il n'y aurait pas de mal à la mort si elle se contentait d'être néant il y aurait un bien restitué à nous qui avons été sortis d'elle mais il est inutile de penser en ces termes puisqu'ils ne consignent pas ce qu'est la mort. il est plus utile de parler directement de ceux qui parmi nous sont bel et bien morts car ils nous disent tout ce que nous avons prévu d'eux. ils nous disent qu'il aurait fallu avant leur alarme s'attarder à la technique de notre peine. ils nous disent qu'il aurait fallu préparer quelque chose. je donne l'exemple d'une folie furieuse contre la police parce que cet exemple est raisonnable. mais vraiment ils nous disent qu'ils regrettent le peu d'ardeur que nous employons au hasard. que ce soit nous qui soyons venus après eux il aurait fallu le savoir et il est impossible de nier cette chose il existe un état dans lequel n'importe quelle honte peut s'étendre et ils sont couchés dessus et ils écoutent ce que nous leur disons et d'où nous sommes. toujours dans la portée. ils sont là couchés et leurs cheveux entre autres foisonnent sur notre tête d'oreiller. telle est la raison pour laquelle je dis sans qu'il se puisse que je me trompe que la mort existe. je ne rêve jamais d'elle mais de ma vie. personne n'a démontré qu'un programme épistémologique rigoureux me faisait rêver d'autre chose. surtout. je ne comprends pas comment l'idée qui veut que d'autres vies aient été faites avant la mienne puisse être tenue pour juste. car ces morts ne sont pas comprises dans l'achèvement quand je marche au petit change. dans la caisse de tes genoux finis.

je cherchais à te le dire. tout cela. puisqu'avant de savoir qu'il était déterminé que tu mourrais d'un moment à l'autre je ne pensais pas à ces choses. je ne pensais pas qu'à n'être plus qu'un retour pour le temps. qu'à me donner pour cible à sa répétition et qu'à redire mais avec un retard dans la mesure tout ce que tu as dit dans le passé de mon rêve. j'accaparaï les instants plutôt mais à force il est devenu clair que j'avais raison d'être d'avance. positionné pour ce malentendu. car lamentablement tu es devenu loin dans l'existence et donc mort alors que rien ne t'obligeait à mourir d'une maladie grave même si tu étais vieux. et je considère donc que ce que tu as fait est intolérable. évidemment les lettres que je t'écrivais quand j'avais six ans sont encore laminées sur les murs pour tout dire et je voudrais avoir le courage de passer dans ta télé sans piton power. et sans parler pour me taire dans la distance de tes nouvelles. un homme est mort à notre-dame. laissant dans le rêve sa femme vieille mais surtout folle ses enfants défaits au jeu de l'avenir meilleur et ses petits-enfants traqués.

par ce qui demeure véritablement quand la mort s'est prouvée. la peur atroce de n'être là que pour te ressembler. j'ai beaucoup de haine pour toi jean trudeau mais j'existe dans ta mort. et pour prendre les choses telles qu'elles sont je ne me remettrai pas de t'avoir perdu. devant le pan de vie qu'il reste à vivre j'aurais voulu que tu voies comment je suis mort avec toi. en ayant voulu faire un spectacle de ta vie minable qui me traverse mais sans avoir vu.

que rendu au bout de mes comptes j'en aurais honte plus que de toi.

lepied.littfra.com



L'intérieur de ce document est imprimé sur un papier certifié Éco-Logo, blanchi sans chlore, contenant 100 % de fibres recyclées postconsommation, sans acide et fabriqué à partir de biogaz récupérés.

Cette revue a été mise en page avec le logiciel libre Scribus, version 1.4.